

tout, nous le constatons, la simplicité règne toujours suprême. Ne me parlez pas des couvents-boudoirs dont l'élégance amollit l'âme.

Un instant, recueillies et sérieuses, nous allâmes visiter au cimetière, les mères que nous avions connues, et qui jeunes encore, reposent dans l'*in-pace* de la tombe. Les mères Cimon de Ste-Marie, Hardyt de St-Augustin, du haut du ciel, virent notre hommage tout spécial. Nous nous rappelâmes encore, au champ du repos, celles de nos autres maîtresses qui subirent le martyre du feu dans l'incendie de la maison du Lac Saint-Jean. Ah ! si nous avions pu prévoir un sort aussi cruel, grande eut été notre docilité et si complète notre soumission...

Les heures ont fui. Les cloches des monastères, mises en branle, nous annoncent qu'un dernier rendez-vous nous est donné à la chapelle. C'est le récital d'orgue permettant à des mains d'artiste d'éprouver la richesse des jeux.

Nous écoutons, ravies. Mme LeBoutillier Lavoie fait aussi résonner de sa voix ample et belle la sonorité des échos. N'était le respect du saint lieu, nous eussions applaudi des deux mains l'excellente cantatrice.

Sur le programme, une *Réminiscence*, composée par M. Ernest Gagnon, nous a été promise. Quelle réminiscence pourra être donnée que nous n'ayons encore évoquée ?

Mais, bientôt, toutes ont reconnu la berceuse ancienne : *De la Reine Blanche, écoutez la voix*, que tant de générations ont apprise avec les premières impressions du cloître. "*Dormez, mon doux Loys*" chante l'orgue de sa voix humaine... Et intérieurement nous disons merci à l'artiste de nous avoir ménagé cette dernière et délicate joie.

Le signal du départ est donné dans le cri de *Notre Dame veillez sur nous* et nous laissons le vieux monastère, les Mères ursulines, l'âme reconnaissante et tout imprégnée de la forte odeur du passé, la seule, disait Lamartine, qui puisse embaumer l'avenir.

FRANÇOISE,

La petite morale tue la grande.

MIRABEAU.

Deux événements artistiques

DEUX événements artistiques se sont produits à Montréal depuis la publication de notre dernier numéro.

Il s'agit de la représentation de deux pièces inédites : "Les Boules de neige," de M. Louvigny de Montigny, et "Hindelang et DeLorimier," de Colombine.

La première est une comédie de genre, en 3 actes, qui a eu une unique représentation, le jeudi 21 mai, au Monument National, à l'occasion de la fête annuelle organisée par les journaux, au profit des écoles pour les colons du Nord.

La comédie de M. Louvigny de Montigny est une œuvre d'observation, non une pièce à thèse, comme on l'a prématurément annoncé. Elle est fort intéressante, mais elle n'est pas sans défaut. Les deux principaux sont les longueurs et le manque de mouvement. Ces défauts trouvent leur excuse dans l'inexpérience de l'auteur au sujet des effets à tirer par la mise en scène et la succession variée des incidents. Il est certain que cette pièce doit être charmante à la lecture, qui autorise des redites sous différentes formes, alors que le théâtre les exclut, même si elles sont littérairement ingénieuses.

Le sujet de cette comédie est des plus simples et des plus vrais. Il met en relief ce travers très commun que nous avons tous, à des degrés divers, de médire de nos semblables, sans nous soucier des conséquences que peuvent avoir ces propos inconsidérés, à la fois bêtes et méchants. Les exemples fournis par cette pièce sont frappants, et bien de nature à tempérer les excès de langage chez les bavards susceptibles d'être corrigés. Le tout est écrit en une langue très soignée, émaillée de mots d'esprits assez nombreux pour constituer un bouquet.

En résumé c'est là un essai, imparfait au point de vue dramatique, mais très louable parce qu'il indique un effort réel. Notre confrère a obtenu un succès auquel nous applaudissons bien sincèrement.

La seconde pièce est un drame historique, ou plutôt patriotique, en 4 actes, et 5 tableaux.

Tout drame patriotique canadien se rattache nécessairement aux funestes jours de 1837-1838, ce qui restreint le cadre où voudrait évoluer l'auteur. Eh bien, Colombine a victorieusement surmonté cette difficulté, en mettant en scène un personnage authentique, inconnu de la majorité des hommes de nos jours. Grâce à cet élément "nouveau," l'auteur a donné à sa pièce un caractère tout original. Comme M. de Montigny, comme tous les débutants, l'art, ou mieux le "métier" de dramaturge lui est à peu près inconnu. Aussi son mérite est-il grand d'avoir pu remplir une soirée sans que son inexpérience ait provoqué la moindre lassitude chez les spectateurs. Le drame est tout simple et se borne à montrer l'héroïsme des patriotes de l'époque et du héros principal. Mais le tout est semé de scènes campagnardes animées par nos bons "habitants." Cette partie pittoresque et comique de l'œuvre, partie copieuse, a sauvé la pièce de l'inévitable monotonie qui résulte de l'action d'un personnage unique autour duquel tous les autres ne font que pivoter.

C'est un coup d'adresse de Colombine d'avoir ainsi coloré son œuvre. Ajoutons qu'au point de vue de la langue, ce drame est très puissant, et que l'auteur a su trouver des accents émouvants pour peindre l'état d'âme de ses personnages, et l'état d'esprit de la foule à cette époque si tourmentée et si glorieuse.

JULIETTE.

Un poète a dit que le silence était la nuit de la parole.—Oui, mais la nuit étoilée qui répand parfois sur les âmes les rêves radieux.

Deux êtres admirablement assortis, dotés par la nature de bouches énormes, de nez démesurés, en somme d'une laideur presque invraisemblable, s'épousent. Au moment où le prêtre se retourne pour leur adresser une allocution, il les contemple pendant quelques minutes avec effarement, puis d'une voix émue :

—Jeunes époux, leur dit-il, aimez-vous bien, car si vous ne vous aimez pas, qui est-ce qui vous aimera ?